

LE DESTIN DES CŒURS PERDUS

IV - LA SŒUR MAUDITE

LE DESTIN DES CŒURS PERDUS

IV - LA SŒUR MAUDITE



JC STAIGNIER



Jc STAIGNIER

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle. Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

ISBN : 979-10-424-0564-9

Couverture et Mise en page : 2Li (www.2li.fr)

© Jc Staignier, 2023

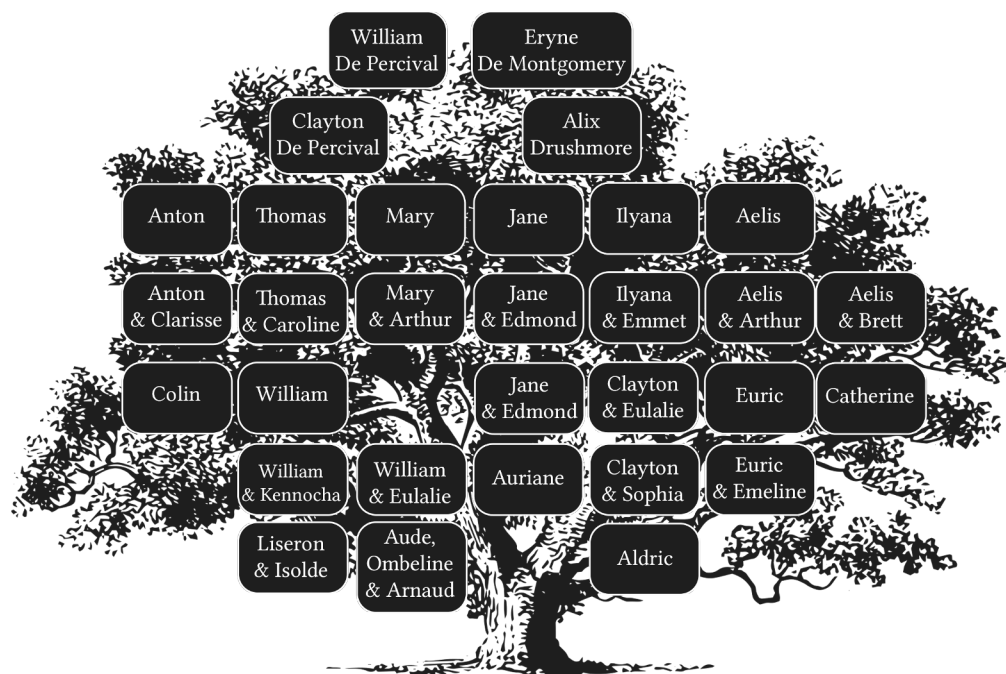
DEDICACE

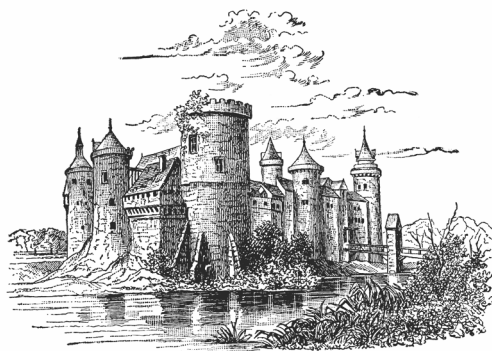
SOMMAIRE

Prologue	13	Chapitre 25	221
Chapitre 1	23	Chapitre 26	231
Chapitre 2	29	Chapitre 27	243
Chapitre 3	43	Chapitre 28	255
Chapitre 4	49	Chapitre 29	263
Chapitre 5	57	Chapitre 30	269
Chapitre 6	63	Chapitre 31	283
Chapitre 7	71	Chapitre 32	293
Chapitre 8	79	Chapitre 33	305
Chapitre 9	83	Chapitre 34	317
Chapitre 10	91	Chapitre 35	321
Chapitre 11	99	Chapitre 36	327
Chapitre 12	105	Chapitre 37	335
Chapitre 13	121	Chapitre 38	343
Chapitre 14	135	Chapitre 39	351
Chapitre 15	143	Chapitre 40	361
Chapitre 16	153	Chapitre 41	369
Chapitre 17	159	Chapitre 42	377
Chapitre 18	167	Chapitre 43	385
Chapitre 19	175	Chapitre 44	389
Chapitre 20	181	Chapitre 45	395
Chapitre 21	187	Chapitre 46	407
Chapitre 22	193	Remerciements	413
Chapitre 23	201	Du même auteur	415
Chapitre 24	211		

*Aucun être n'est jamais vraiment bon ni mauvais. Il faut
chercher et trouver le meilleur en chacun d'entre nous.*

Jc Staignier





PROLOGUE

— Père ! Je vous aime ! Père ! Père ! Ne m'abandonnez pas !

Liseron avait tendu la main vers lui, l'avait supplié de ne pas la laisser dans cet endroit sinistre. William était revenu sur ses pas, mais quand la mère supérieure s'était interposée entre eux, il avait obtempéré aux ordres de cette vieille sorcière. Tout au long du trajet, Liseron avait pleuré, hurlé, crié après celui qu'elle chérissait plus que tout au monde et qui l'avait reniée lâchement. À la merci de trois religieuses qui l'avaient amenée dans une cellule sombre et sale, elle avait aperçu, grâce à la faible lumière d'une grille percée dans le haut du mur, trois paillasses d'une propreté douteuse. Deux gueuses à la chevelure hirsute s'étaient approchées d'elle pour l'examiner de la tête aux pieds. La plus âgée avait tâté le tissu de ses vêtements avec envie. Son odeur épouvantable l'avait dégoûtée. En se reculant d'un pas, elle lui avait intimé de ne plus la toucher.

Les nonnes étaient revenues dans la cellule avec un tabouret, une paire de ciseaux et une robe de bure. Liseron avait exigé une

chambre confortable et personnelle. Les trois femmes l'avaient dévisagée avant d'éclater de rire.

— Déshabille-toi ! avait ordonné sèchement l'une d'elles.

— Devant vous ?

— Enfile ça ! Ne m'oblige pas à te corriger.

— Je me plaindrai à mon père.

— Ma petite, je crois que tu n'as pas encore compris. Ton père ne remettra plus jamais les pieds ici.

— Vous mentez !

Elle avait reçu une gifle et était tombée contre les pierres du mur aux arêtes tranchantes. Le sang avait dégouliné de sa lèvre inférieure pour souiller le col de sa robe. Courageusement, elle avait retenu son cri de douleur pour dissimuler sa peur.

— Déshabille-toi ! avait répété la sœur.

Liseron s'était empressée de revêtir la tunique informe. La plus âgée des nonnes avait tourné autour d'elle, ses doigts avaient frôlé ses fesses et ses hanches. Du haut de ses dix ans, elle avait compris que cette femme hideuse transformerait bientôt sa vie en enfer. Son nez aplati, son teint rougeaud et son excès d'embonpoint accentuaient sa ressemblance avec un porc, même sa sueur rance rappelait l'odeur de cet animal.

— Assieds-toi et baisse la tête !

— Qu'allez-vous faire ? s'était inquiétée Liseron en fixant les ciseaux dans sa main.

— Je vais te couper tes jolis cheveux.

— Vous n'en avez pas le droit, je suis noble de naissance !

— Ici, tu n'es qu'une petite garce parmi tant d'autres. Baisse la tête !

Dans un sursaut de révolte, elle avait mordu au bras la vieille, qui avait poussé un couinement de douleur. Elle s'était reprise et l'avait frappée. Liseron avait basculé sur les pierres

poussiéreuses en s'écorchant les coudes. Les nonnes l'avaient ceinturée et obligée à se tenir tranquille sur le tabouret. Ses belles boucles rousses s'étaient amassées sur le sol. Les larmes avaient coulé sur son visage et leur sel avait picoté sa blessure à la lèvre.

— On fait moins la fière à présent ! avait glapi sa tortionnaire. Lorsque tu t'adresseras à moi, tu m'appelleras sœur Agnès. Si tu te montres accommodante, je peux adoucir ta vie entre ces quatre murs, mais si tu ne l'es pas... tes compagnes de cellule t'expliqueront ce qui t'attend.

La porte s'était refermée sur le rire railleur des trois femmes. La plus âgée des deux filles s'était approchée de Liseron pour lui tendre la main.

— Moi, c'est Pauline. Et voici Mathilde. On croupit dans c'trou pourri d'puis des années. J'peux t'dire que t'as intérêt à écouter la grosse si tu tiens à tes quenottes.

Pour appuyer ses arguments, elle avait ouvert la bouche pour pointer du doigt la cavité béante dans ses gencives.

— Elle m'a cassé les dents du d'sus parce que je lui résistais.

— Mais... qu'attend-elle de nous ?

— On doit s'laisser p'loter par elle.

— Jamais elle ne me touchera !

— Si tu fais la dure à cuire, elle te battra ! Montre-lui, Mathilde.

La plus jeune s'était départie de sa robe informe. Horrifiée, Liseron avait contemplé les marques rouges et boursouflées sur sa peau.

— R'garde mon dos, tu vas voir qu'faut pas dire non à sœur Agnès.

— Si elle essaie avec moi, je la tuerai !

Les deux filles l'avaient fixée avec stupéfaction.

— Ma p'tite, j'crois que tu t'rends pas compte où t'es tombée ! T'as déjà été battue ?

— Ma mère me frappait !

— Jusqu'au sang ?

— Mon père ne l'aurait pas permis.

Tout comme Isolde, il avait toujours tenté de la protéger contre la folie de sa mère. Pourtant, ils l'avaient abandonnée pour leur nouvelle famille. Elle s'était juré que lorsqu'elle sortirait de ce trou à rats, tous deux paieraient leur bassesse.



Les pensionnaires et les nonnes se rassemblaient chaque jour pour prendre le premier repas dans la salle commune. Si les premières ne bénéficiaient que d'un bol de lait et de pain rassis, les secondes profitaient de miches bien chaudes et croustillantes accompagnées d'un morceau de fromage. Si par malheur, l'une des filles volait ne fût-ce qu'une pomme dans le verger, elle était battue et enfermée dans un cachot sombre et humide pendant trois jours sans boire ni manger. Après la prière, chaque pensionnaire vaquait à ses tâches, innombrables et éreintantes.

Liseron avait appris à cirer les sols à quatre pattes, lessiver, lisser, coudre et cuisiner, ce qu'elle considérait comme la plus pénible des corvées. Préparer d'énormes rôtis, des sauces, des légumes, des gâteaux et des tartes pour les sœurs alors qu'elle-même n'avait droit au souper qu'à un bol de petit épeautre¹ lui avait semblé une véritable torture. Chaque soir, exténuée et sale, elle regagnait sa cellule pour se jeter sur sa paille et s'endormir aussitôt.

1. Céréale.

Au cours des semaines passées avec ses deux compagnes, elle avait appris les raisons pour lesquelles elles étaient cloîtrées dans cet endroit.

Pauline, âgée de seize ans, était issue d'une famille de fermiers qui comptait douze enfants. Peu après son veuvage, sa mère s'était remariée avec le voisin, veuf lui aussi. Pauline venait seulement de fêter ses treize ans lorsqu'il avait rejoint sa chambre pour la première fois. Elle avait été réveillée par ses mains calleuses qui se frayaient un passage entre ses cuisses jusqu'à son bas-ventre. Elle s'était débattue, mais il l'avait tant frappée qu'elle s'était évanouie. Sa mère n'avait pas voulu l'écouter, préférant raconter à ses frères et sœurs qu'elle était tombée.

L'année suivante, Pauline avait porté dans son ventre la graine de son beau-père. Dès la naissance du garçon, il le lui avait enlevé et elle n'avait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Sa haine envers le vieux avait atteint son comble. Il avait à nouveau tenté de la violer dans l'étable pendant qu'elle retournait le foin. Ses grosses mains s'étaient glissées sous sa robe pour tâtonner ses fesses. Elle n'avait jamais pu oublier que ces mains-là avaient martyrisé ses cuisses, l'avaient plaquée contre la paille, avaient tiré leur enfant de ses entrailles et coupé le cordon avec le couteau sale utilisé pour égorger les cochons. Pauline avait relevé la tête pour fixer son beau-père dans les yeux. L'expression sournoise de ce dernier avait disparu pour laisser place à celle de la peur. Il avait cherché à fuir, mais elle lui avait planté la fourche dans le dos, une fois, deux fois, trois fois, jusqu'au moment où il était tombé à ses pieds, amas décousu de chairs sanguinolentes.

Si le jeune âge de Pauline lui avait évité la pendaison, le lendemain, des religieuses étaient venues jusqu'à la ferme pour

l’emmener au couvent des Cordeliers. Sa mère leur avait expliqué qu’elle avait séduit et assassiné son mari. Sa mère, sa propre mère, l’avait accusée de sorcellerie sur le pauvre homme. Les nonnes avaient attaché les poignets de Pauline pour la faire monter dans la charrette. Les enfants des voisins lui avaient lancé des pommes avariées au visage, leurs parents, des insultes.

Dès son arrivée au cloître, Pauline avait fait connaissance avec sœur Agnès qui l’avait forcée à la suivre dans sa chambre. Elle avait voulu l’obliger à lui prodiguer des caresses tout en prétextant qu’une putain qui avait perverti son beau-père ne devait pas faire la fine bouche. Pauline s’était rebellée, avait même osé mordre la main de cette grosse truie. La sanction n’avait pas tardé, terrible et cruelle : un rondin lourd et massif était devenu l’instrument de sa torture. Sous la force des coups, ses dents s’étaient brisées. À bout de forces, elle avait demandé pardon pour que cette souffrance s’arrête.

— C’qui m’fait le plus mal, avait-elle précisé en essuyant les larmes sur les joues, c’est mon p’tit. Je saurai jamais c’qu’il est d’venu. Le seul souvenir que j’ai d’lui, c’est la tache de vin sur son poignet, comme un cœur.

À son tour, Mathilde, quatorze ans, lui avait raconté son histoire.

— Un pot d’lait, juste un pot d’lait pour ma p’tite sœur qui avait faim. J’l’ai volé dans une étable, frais, tout frais, et l’fermier m’a surprise. J’suis montée m’cacher dans la soupente, mais il m’a suivie... j’l’ai poussé, l’est tombé sur sa tête. Mort. Ses fils m’ont attrapée et les nonnes sont v’nues me chercher. Un an que j’suis ici, et j’sais même pas si ma famille sait où j’mes trouve.

— Et toi ? T’as fait quoi ? avait demandé Pauline à Liseron.

— J’ai voulu débarrasser cette terre de deux démons. Au lieu de m’en remercier, Dieu m’a punie.

— Des démons ? Avec des cornes et une queue ?

— Non, ils avaient un visage angélique, tout comme leur mère, ma belle-mère. Un jour ou l'autre, cette famille me paiera sa trahison.

— Faudrait qu'tu files d'ici avant.

— Oh, vous pouvez me faire confiance, j'en sortirai. Je ne sais pas encore comment, mais j'en sortirai.

Liseron avait mis beaucoup d'ardeur dans son travail avec l'espoir d'échapper ainsi à sœur Agnès. Malgré sa conduite irréprochable, elle avait été convoquée dans sa cellule, une pièce sombre meublée d'une table, de deux tabourets et d'un lit aux draps d'un blanc virginal. Elle avait contemplé le crucifix en bois lourd sur le mur et le Jésus en cuivre fixé sur son support qui semblait quémander son aide. Son regard s'était ensuite porté sur les tartes et les oublies. Son ventre avait émis un gargouillement plutôt disgracieux à la vue de ces douceurs.

— Si tu es gentille avec moi, tu pourras choisir le morceau que tu veux, avait susurré sœur Agnès.

Elle avait soulevé la jupe de Liseron pour caresser ses fesses. La jeune fille s'était défendue en enfonçant ses ongles dans ses joues grasses et porcines. Alertée par son hurlement, une nonne s'était précipitée dans la chambre.

— Aidez-moi à maîtriser cette furie, elle a failli me crever les yeux ! avait crié sœur Agnès.

— Votre visage est en sang ! s'était affolée la nouvelle venue.

— Je l'ai invitée à partager une oublie avec moi et elle en a profité pour m'agresser.

— Vous mentez ! avait protesté Liseron. Vous avez essayé de toucher mes fesses !

La stupéfaction ainsi que l'indignation avaient déformé les traits de l'autre nonne.

— Mon Dieu, quel blasphème ! Tu accuses notre sœur d'un horrible péché !

— Je vous le jure ! C'est la vérité !

— Parjure devant notre Seigneur !

— Je vais apprendre à cette enfant le respect et l'obéissance, avait grommelé sœur Agnès.

Dépouillée de sa chemise de toile grossière et maintenue contre le mur, Liseron avait enduré la morsure du fouet. Elle avait serré les dents avec courage, s'était retenue de ne pas hurler des insanités à ses tortionnaires. Ce dont elle ne s'était pas doutée, c'est que la lanière avait à peine effleuré son dos. Le deuxième coup, assené avec plus de force, avait pénétré sa chair tout en lui arrachant un lambeau de peau. Le sang avait ruisselé au creux de ses reins, un cri douloureux avait franchi ses lèvres. Au troisième, elle avait imploré la pitié de sœur Agnès.

Ensuite, le noir. Elle avait voulu retrouver la lumière. Sa mère lui avait tendu la main, lui avait rappelé la trahison de sa sœur et de leur père, lui avait promis de l'aider à se venger.

Liseron s'était agitée sur sa pailleasse, mais une poigne solide l'avait maintenue sur le ventre.

— Bouge pas ! avait conseillé Pauline, faut qu'je soigne ça !

Avec une extrême douceur, elle avait appliqué sur son dos un mélange de plantes broyées.

— J'ai mal, avait sangloté Liseron en tentant de s'asseoir.

— J't'l'avais dit ! Faut être gentille avec la grosse ! T'as eu d'la chance que l'autre nonne l'empêche de continuer, elle aurait pu t'tuer.

Mathilde lui avait offert un morceau d'oublie et un bol de lait.

— Tiens, mange ! Comme t'as pas obéi, l'a bien fallu que j'prenne ta place pour lui faire c'qu'elle voulait c'te chienne !

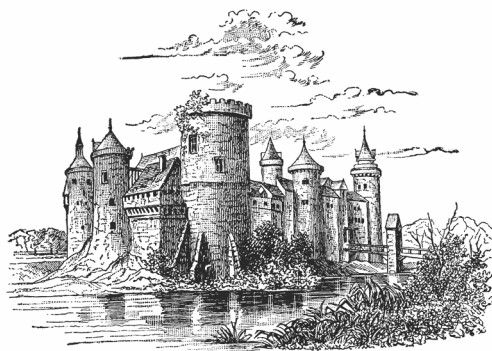
Affamée, Liseron avait enfourné la nourriture dans sa bouche. D'un mouvement de tête, elle avait remercié son amie. La rébellion de Liseron lui avait coûté trois jours au cachot. Elle avait compris que résister à sœur Agnès ne lui apporterait pas les clés de sa liberté. À la fin de son isolement, elle avait décidé de faire preuve de son repentir vis-à-vis de la grosse truie. Elle s'était hâtée vers Pauline et Mathilde pour leur faire part de sa détermination.

— Je vais répondre aux attentes de cette garce perverse. Lorsqu'elle croira qu'elle peut me faire confiance, je lui ferai payer toutes les humiliations subies ! Je vous promets de nous sortir d'ici ! Jurez-vous de rester loyales envers moi ?

— Oui ! Oui ! avaient clamé Mathilde et Pauline, impressionnées par son assurance.

— Notre libération deviendra notre victoire. Victoire, victoire ! Dites-le !

— Victoire ! Victoire ! Victoire !



CHAPITRE 1

Couvent des Cordeliers, Chartres, août 1430

Liseron essuya sa bouche humide de la salive de sœur Agnès avec dégoût. Chaque vendredi et depuis plus de six ans, la vieille la convoquait dans sa cellule. En tant que protégée, elle profitait chaque jour de nombreuses victuailles, d'un travail plus léger, d'un savon et d'une bassine d'eau tiède. De plus, on ne lui rasait plus ses cheveux. À présent, de jolies boucles encadraient son visage. Pour son anniversaire, la nonne lui avait offert un peigne. Chaque soir, Mathilde frictionnait sa chevelure avec du vinaigre pour éloigner les poux, puis la peignait pour la faire briller. Liseron se sentait presque une reine avec sa couronne de feu.

Toutes les pensionnaires la détestaient, mais elle s'en moquait. Elle avait appris à se battre, à parer les coups des jalouses. Ses ongles durs et longs se révélaient sa meilleure arme. Les filles avaient commencé à la redouter et à lui témoigner du

respect lorsqu'elle avait éborgné l'une d'elles. Ses victoires sur les autres, elle les devait à sa mère. Si de son vivant, Kennocha l'avait malmenée, à présent, elle la conseillait avec bienveillance. Les voix – sa mère en prenait plusieurs – ne l'abandonnaient jamais. Parfois encourageantes, parfois menaçantes, parfois inspiratrices, elles la guidaient sur le chemin qu'elle devait suivre pour être estimée au sein du couvent. Il suffisait qu'elle le demande pour qu'une pensionnaire lui cède sa maigre pitance. Même sœur Agnès lui mangeait dans la main. Liseron obtenait du vin et des oublies qu'elle partageait avec Pauline et Mathilde, mais aussi des tranches d'un rôti au verjus qui lui rappelait les repas au manoir. Il fallait connaître la faim pour apprécier certains mets à leur juste valeur. Elle ne ressentait aucune honte de profiter de toutes ces privautés en regard des autres filles si chétives et malades ; ses offrandes, elle les méritait amplement. En devenant la favorite de sœur Agnès, elle les avait sauvées de certaines corvées, comme toucher sa peau moite, respirer son odeur fétide ou encore baiser ses lèvres adipeuses.

— Regarde sur la table, susurra la religieuse, ce panier est pour toi.

Son contenu intéressa Liseron : du fil, des aiguilles, des épingles, un dé à coudre en cuivre, mais surtout, des ciseaux en argent aux lames croisées, affûtées et pointues. Un sourire cruel se dessina sur ses lèvres. Tous ces mois à supporter les mains de cette sorcière sur son corps, sa langue dans sa bouche ou ailleurs, tous ces mois de patience et de sacrifices portaient enfin leurs fruits.

— Couchez-vous donc sur le ventre, ma sœur. Pour vous remercier de ce magnifique cadeau, je vais vous prodiguer des caresses comme vous les aimez.

Les planches sous la paille craquèrent de façon sinistre sous le poids de la nonne. Liseron remonta sa jupe pour s'agenouiller sur les cuisses de la grosse femme. Ses mains commencèrent à palper ses épaules, son échine et puis ses fesses.

— Pardonnez-moi, Seigneur! gémissait sœur Agnès qui répétait cette litanie chaque fois que la jouissance la foudroyait. Dieu miséricordieux, pardonnez-moi mes péchés!

— Mordez dans votre oreiller afin d'atténuer vos cris de plaisir, conseilla Liseron.

Ses cheveux balayèrent le large dos strié des traces rouges et blanches, les cicatrices des flagellations que sœur Agnès s'infligeait pour expier ses fautes.

— Ma sœur, je pense que vous ne devez pas oublier votre rendez-vous avec le diable.

Son ton glacial alerta la nonne qui essaya de se redresser. La haine donnait aux faibles le courage de combattre les plus forts. Toute tentative de la victime pour s'échapper échoua. Les lames s'abattirent à plusieurs reprises dans son dos, le sang giclant sur les draps. À chaque coup porté, toutes les années de souffrance de Liseron s'estompaient, toute sa douleur se dissipait au travers du supplice de sa bourrelle, à chaque coup porté, elle vengeait ses amies. Le corps se contorsionna encore un court moment avant de s'immobiliser. Liseron déposa les ciseaux sur le lit. Elle n'éprouvait aucun remords, car elle venait de débarrasser ce monde d'une créature diabolique et malsaine. Elle nettoya son visage et ses mains avec le savon posé près de la bassine d'eau et échangea ses vêtements contre ceux de sœur Agnès, beaucoup trop larges mais propres. Elle ramassa le trousseau de clés sur la table, puis vérifia que le couloir était désert. Il était plutôt rare de croiser quelqu'un à cette heure de la nuit, mais elle préférait rester prudente. Rassurée, elle jeta la chandelle sur le matelas

de plumes qui s'embrasa en diffusant un épais nuage de fumée. Elle aurait aimé disposer de temps pour regarder disparaître le suppôt de Satan dans les flammes, mais dès à présent, chaque minute comptait. Elle enleva ses galoches aux dures semelles pour traverser la galerie silencieuse afin de rejoindre sa cellule. Dans l'obscurité, elle retira les vêtements de la sœur et passa une robe à sa taille.

— Réveillez-vous là-dedans ! ordonna-t-elle à ses deux compagnes.

Mathilde et Pauline se frottèrent les paupières tout en bâillant. Liseron agita le trousseau devant leurs yeux hébétés.

— Voici les clés de notre liberté ! J'ai tué notre tortionnaire et, dans quelques heures, ce couvent ne sera plus qu'un tas de cendres.

— Co... comment t'as fait ?

— Bon, vous préférez me suivre ou griller dans ce trou maudit ?

Ses amies sautèrent sur leurs pieds. Il leur était bien égal de savoir comment elle s'était procuré les clés, à présent, fuir devenait leur priorité. Leurs mains blanches tâtonnèrent les murs du couloir sombre. L'odeur de brûlé commençait déjà à picoter leur nez. Les premiers cris d'épouvante résonnèrent à leurs oreilles. À leur arrivée dans la cour, elles remarquèrent que les flammes orangées s'échappant de la chambre de sœur Agnès projetaient une lumière vive dans la nuit noire. Liseron en profita pour tenter d'ouvrir la porte de sortie. Hélas, la première clé n'était pas la bonne. Elle introduisit la deuxième avec autant d'infortune. La troisième tourna enfin dans la serrure tandis que les hurlements d'horreur se propageaient entre les murs du couvent. Une femme dont le bas de la robe avait pris feu cherchait à s'asperger avec l'eau de l'abreuvoir des porcs. En s'efforçant

de fuir le brasier, les pensionnaires tombaient aussitôt piétinées par d'autres. Celles-là moururent asphyxiées avant même que les flammes ne les atteignent. Une pluie d'étincelles embrasa le ciel sombre pour éclairer d'un rouge orangé le visage terrifié de Mathilde.

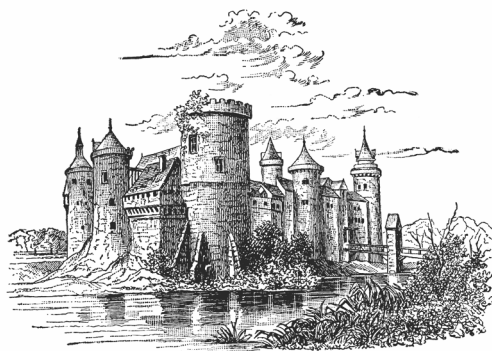
— Oh, mon Dieu ! Nous d'vons les aider !

— T'occupe pas ! grommela Pauline. Ici, ça a toujours été chacune pour sa peau. On s'dépêche de sortir.

Liseron poussa la porte avant que la fumée âcre et épaisse ne les étouffe. Elles parcoururent les rues obscures de la ville endormie pour fuir le plus loin possible cet enfer. Les habitants alertés par les hurlements en provenance du couvent s'éveillèrent. Les volets et les portes s'ouvrirent sur leur passage sans ralentir leur course. Elles ne s'arrêtèrent qu'au détour d'une ruelle. Des larmes de bonheur dévalèrent sur leur visage noir de suie.

— Victoire ! Victoire ! crièrent-elles d'une même voix.

Leur liesse ne dura que peu de temps. La nuit noire protégeait aussi bien les jeunes filles que les voleurs à l'affût du moindre larcin. Trois hommes s'avancèrent à pas de loup en bloquant le passage. La lune décida trop tard de prévenir les victimes en illuminant la figure menaçante des brigands. Lorsqu'ils se jetèrent sur elles, elles tentèrent de se débattre, mais ils les assommèrent avant de couvrir leur tête d'un sac de jute. Chacun balança une fille sur son épaule. Ensuite, ils coururent jusqu'à leur repaire en tâtant le plus magnifique butin de leur journée.



CHAPITRE 2

Tirée du sommeil par une douleur lancinante à la tête, Liseron se massa le cuir chevelu. Elle laissa ses yeux s'habituer à la pénombre pour scruter les alentours. Elle remarqua Pauline et Mathilde étendues sur le sol et s'agenouilla auprès d'elles. Elle poussa un soupir de soulagement en constatant qu'elles respiraient. Elle les secoua pour les réveiller. Au même moment, la porte s'ouvrit sur une femme aux longs cheveux noirs. La flamme de la chandelle éclairait son regard sombre et la ligne courbe de ses sourcils.

— Debout là-dedans ! Suivez-moi !

— Où nous emmènes-tu ? s'enquit Liseron avec méfiance.

Sans répondre, l'étrangère tourna les talons. Les filles se résignèrent à la suivre. Toutes quatre longèrent un couloir avant de s'arrêter devant une gigantesque porte à double battant. Elles entrèrent dans une pièce largement illuminée par des torches disposées aux murs. Des femmes discutaient dans un langage grossier ou riaient d'une voix forte, certaines dansaient pieds

nus au son d'un tambourin, leurs seins menaçant à tout instant de s'échapper de leur robe. Attablés en cercle, des hommes contemplaient le spectacle tout en buvant du vin. Lorsqu'un sifflement aigu retentit, le silence s'abattit sur la salle.

— Bienvenue au repaire de Jean le Puceau, annonça une voix éraillée.

Un homme assis sur un tabouret fixait Liseron avec un intérêt déplacé. Ses cheveux ébène encadraient un visage abrupt au nez aplati et aux lèvres fines, son regard noir assombrissait encore sa peau tannée par le soleil. Ses cuisses étaient puissantes, ses épaules larges, l'image parfaite d'un brigand des grands chemins.

— Approchez-vous ! ordonna-t-il.

Mathilde et Pauline s'avancèrent avec appréhension. Il les pria de se présenter, comme s'il parlait à des invitées, et non à des filles qui venaient de subir un enlèvement.

— Mathilde Beauchamps, m'sieur.

— Pauline Rougeon, m'sieur.

— Et toi ? demanda Jean à Liseron, qui n'avait pas bougé d'un poil.

— Je déclinerai mon nom lorsque vous aurez la politesse de vous lever pour me saluer.

Surpris par son ton hautain, il la dévisagea avec curiosité.

— Oh, mais tu ne fais pas partie de la menuaille, toi !

Poings sur les hanches, il se redressa pour délier sa haute stature. Son cou, massif et court, ressemblait à celui d'un taureau prêt à charger. Les semelles de ses bottes claquèrent sur le sol quand il s'avança à la rencontre de Liseron.

— Jean Bonheur, aussi appelé Jean le Puceau.

— Que cache ce surnom ? ironisa-t-elle. Votre faciès désagréable repousse-t-il toutes les femmes ?

— Aucune n’a eu à se plaindre de mon habileté à leur faire l’amour. Vas-tu me dire ton nom ?

— Li... Liseron de... de Percival, bafouilla-telle, déstabilisée par sa réponse.

— Une noble... Et que fait une damoiselle bien élevée, dans les ruelles sombres de Chartres, accompagnée de filles du peuple ?

— La vie de château me semblait bien ennuyeuse. Vous n’avez pas répondu à ma question. Pourquoi ce surnom ?

— Je le dois au fait que j’étais l’aide de camp de Jeanne d’Arc, dite la Pucelle.

Il se rembrunit à l’évocation de ce souvenir. Il avait fait partie du groupe de mercenaires engagés par Jeanne, un an avant sa capture. Tout au long de ces douze mois, il avait appris à respecter la jeune fille. Blessée à la cuisse par une flèche anglaise, elle avait affronté avec courage ses ennemis à Compiègne. Lors de cette bataille, les munitions avaient commencé à manquer et Jeanne avait attendu en vain les renforts promis par Charles VII. Elle avait ordonné la retraite des troupes et bravé seule le comte de Ligny quand elle avait compris qu’ils étaient perdus. Ce traître l’avait vendue aux Anglais pour dix mille livres. Ses aides de camp, dont Jean, avaient tenté d’intervenir pour la délivrer. D’un discret signe de tête, la Pucelle leur avait intimé de rester cachés. Peu après, les mercenaires s’étaient dispersés au gré des ambitions de chacun. En compagnie de quelques amis, Jean avait trouvé refuge dans cet antre.

En remarquant la tristesse dans les yeux de son ravisseur, Liseron se demanda s’il n’avait pas été amoureux de cette fameuse Jeanne.

— Déshabillez-vous toutes les trois ! tonna-t-il soudain.

— Afin de satisfaire vos envies ? rétorqua Liseron.

— Ici, les femmes occupent des fonctions selon leurs attraits. Les jolies vendent leur corps ; les laides volent ou font la lessive ; les vieilles gagnent le droit de se reposer.

— Je me contenterai de la lessive.

— Tu exécuteras mes ordres !

— Vous venez de dire que les laides...

Elle s'interrompit lorsque Jean passa la main dans sa flamboyante chevelure rousse. Il avait toujours aimé cette couleur qui illuminait la figure des filles les plus ternes.

— Je te trouve plutôt jolie.

Sa voix basse et chaude la troubla autant que sa déclaration. À part son père, personne ne lui avait adressé un tel compliment.

— Déshabillez-vous, insista-t-il. Si vous ne vous pressez pas, mes hommes sont prêts à venir en renfort.

Trois brigands à l'allure sinistre et au sourire lubrique s'avancèrent vers elles. Pauline et Mathilde se dépêchèrent de se dévêtir. Les joues en feu, Liseron se décida à obéir. Jean contempla sa peau constellée de taches de rousseur et ses petits seins aux mamelons à peine dessinés. En général, il préférait les femmes plus en chair, mais malgré sa maigreur, elle l'attirait plus que les deux autres filles. Troublé, il reporta son attention sur ses amies.

— Ouvrez la bouche pour que je vérifie l'état de votre dentition. Dis donc, t'es bien abîmée, toi ! s'exclama-t-il en inspectant Pauline. Tu es bonne pour lessiver et récurer les sols.

— M'sieur, ma bouche elle a encore plus d'place pour faire c'que les hommes y z'aiment !

— Tu es bien gentille, mais tu as le choix entre le larcin ou les lessives. J'ai ma réputation à tenir et toutes mes ribaudes sont de qualité.

À son grand soulagement, Mathilde passa l'examen avec succès.

— Malgré les marques sur ton dos, ta figure est agréable. Je partage les recettes avec mes filles en parts égales. En échange, tu seras sous ma protection.

— Oui, m'sieur. Merci, m'sieur.

— Es-tu idiote ? se révolta Liseron en agrippant son bras. Ce bougre te propose de vendre ton corps !

— À la ferme, les gars me touchaient sans donner d'sous ! J'suis pas pure si ça t'rassure !

— Mais...

— Y'en a un qu'a fait mon affaire dans l'foin ! Personne défend les filles d'ferme ! Tu peux pas savoir, toi !

Comment une noble aurait-elle pu comprendre que pour une pauvre fille comme Mathilde se prostituer pour de l'argent ne représentait pas une tâche plus ingrate que de s'abaisser à récurer les sols crasseux ? Habitée dès son plus jeune âge à subir les avances des hommes sans son consentement, elle éprouvait de la reconnaissance envers le Puceau qui lui offrait sa protection et un moyen de subsister.

Furieuse, Liseron se planta devant Jean. Il la dominait de sa haute stature, mais elle se haussa sur la pointe des pieds pour affronter son regard.

— Et moi ? Je vole, je récure ou je fornique ?

— Toi ? Je te garde pour moi !

Comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un sac de farine, il la souleva sur son épaule pour traverser la salle sous les exclamations réjouies de ses compagnons d'armes qui ne se gênèrent pas pour lorgner les fesses nues de la jeune fille. Du pied, Jean poussa la porte d'une pièce et la referma de la même manière. Il jeta sa prisonnière sur le lit.

— Espèce de boursemolle² ! cracha Liseron.

— On parle de cette manière dans les châteaux ? Je vais me faire un plaisir de te mater, ma petite !

— La dernière personne qui a essayé, je l'ai tuée !

Le rire de Jean la vexa. Il mit un long moment pour retrouver son sérieux. Dès qu'il fut calmé, il lui tendit la main pour l'aider à se redresser.

— Je n'ai pas envie de risquer ma peau. Tu peux retourner d'où tu viens.

Elle agrippa le drap pour se couvrir. Il retint son geste.

— De préférence sans mes affaires.

Liseron lui lança le linge au visage. Rouge de colère, elle gagna la porte qui donnait sur la salle bondée. Aussitôt, l'attention de plusieurs brigands se fixa sur son corps nu. Elle recula pour se ruer dans la chambre.

— Tu es déjà de retour ? ironisa Jean.

— Si je reste auprès de vous, promettez-vous de ne pas me toucher ?

— Bien entendu, et toi, tu me promets de ne plus respirer.

Il se départit de ses vêtements avec lenteur et, malgré son émoi, Liseron ne put s'empêcher de le contempler. Elle trouvait le visage de ce maroufle trop abrupt, mais ses muscles et sa peau cuivrée la fascinaient. Lorsqu'il se débarrassa de ses braies, elle coula un regard furtif vers son sexe. Les joues rouges, elle fixa ses pieds avec embarras.

— Viens près de moi, je ne vais pas te manger, ironisa Jean.

Écarlate, Liseron s'allongea avec précaution, le plus loin possible de cet homme. Elle sursauta lorsque ses lèvres frôlèrent sa nuque. Perturbée par les frissons qui couraient sur sa peau, elle se recula jusqu'au bord du lit.

2. Impuissant.

— Je ne suis pas l'une de vos ribaudes ! s'indigna-t-elle. Ne pourriez-vous pas faire preuve de bienveillance en me laissant dormir seule ?

Il se leva, installa l'un des deux oreillers sur le sol ainsi qu'une couverture. Elle lui adressa un sourire reconnaissant, mais poussa un cri de protestation lorsqu'il la souleva pour la déposer sur cette couche improvisée.

— Tes désirs sont des ordres, ma belle. Bonne nuit.

— Vous n'êtes qu'une ignoble brute !

Le rire de Jean réussit à souffler la flamme de la chandelle. Peu après, son ronflement assourdissant troublait le silence de la pièce. Liseron se retint de ne pas l'étouffer pendant son sommeil. Harassée par tous les événements de cette journée, elle finit tout de même par s'endormir.

Au petit matin, Jean la réveilla en touchant sa hanche du bout de l'orteil. Horrifiée, elle se rendit compte qu'il se tenait complètement nu devant elle. Elle remarqua que son membre était moins gros que la veille et s'en étonna.

— Lève-toi, femme ! Tu vas me laver.

— Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas votre servante !

— Écoute-moi bien, petite. Tu as deux solutions : soit tu obtempères à mes ordres et tu seras traitée comme une reine, soit tu prends tes affaires et tu t'en vas ! aboya-t-il en lui lançant les vêtements qu'elle portait à son arrivée.

Le menton dressé, elle s'habilla tout en ignorant son regard moqueur. S'imaginait-il vraiment qu'elle allait lui obéir au doigt et à l'œil ?

— Ce fut un plaisir de faire votre connaissance, le nargua-t-elle en s'inclinant.

Elle claqua la porte derrière elle pour se mettre sans tarder à la recherche de ses amies. Installée à une table, Mathilde mangeait une grosse tranche de pain beurrée.

— Viens, trouvons Pauline et partons ! ordonna Liseron.

— Pour aller où ?

Le visage levé vers le sien, Mathilde secoua la tête avec obstination.

— T'en as aucune idée, hein ? Ici, on est logées, chauffées et nourries. Moi, j'pars pas !

Pauline refusa également de quitter cet antre où elle se sentait en sécurité. Folle de rage, Liseron regagna la chambre de Jean. Sans un mot, il lui tendit le linge qu'il venait de tremper dans la bassine. Elle s'acharna sur sa peau coriace jusqu'à l'en faire rougir, évita de passer sur ses parties intimes pour insister sur ses fesses. Aussitôt, elle constata que son membre retrouvait une taille imposante. Malgré les questions qui lui trottaient dans la tête à ce sujet, elle refréna sa curiosité.

— Lave-moi partout, ordonna Jean, qui semblait très amusé par sa gêne.

— J'aime autant vous prévenir, si vous m'y obligez, je vous arrache votre virilité avec mes dents !

— Diantre, quelle agressivité ! Tu pourrais avoir des dispositions de chambrière à condition d'y mettre un peu de bonne volonté. Une nouvelle journée commence, je vais voler quelques bourses dans les poches de tes beaux seigneurs. Rends-toi utile en nettoyant cette pièce de fond en comble.

Il laissa Liseron seule avec sa rancune et son désarroi. Elle récura la pièce qui semblait ne plus avoir vu un balai depuis des lustres. Son travail terminé, elle fouilla les malles au nombre de vingt. Stupéfaite, elle contempla les bijoux, coupes en or et autres trésors certainement dérobés dans des châteaux. Un

bandit ! Un balourd ! Pourtant, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à lui depuis son départ.

Au retour de Jean, la nuit tombait déjà. Il s'assit sur le lit et ordonna à la jeune femme de le déchausser. Elle exécuta cette tâche en marmonnant des injures qu'il fit mine d'ignorer. Fatiguée par son dur labeur, elle se coucha sur son lit de fortune.

— Viens donc près de moi ! intima Jean.

Elle obéit, impressionnée par son ton autoritaire, mais aussi parce qu'elle ne pouvait plus supporter l'inconfort du sol. Sans qu'elle s'y attende, il approcha son visage du sien pour s'emparer de ses lèvres. Elle aurait dû éprouver de la peur, elle rechercha dans son baiser du réconfort ; elle aurait dû ressentir du dégoût, elle apprécia le frôlement de ses doigts sur ses seins ; elle aurait dû le repousser, elle s'accrocha à sa chevelure lorsque sa langue s'insinua entre ses cuisses. Elle s'offrait comme ces putains qu'elle avait critiquées à son arrivée. Il prit le temps de s'occuper de chaque parcelle de sa peau, de lui donner un plaisir qu'elle s'était toujours imaginé interdit et pervers, tel celui partagé avec sœur Agnès. Elle s'enhardit à toucher ses épaules, son dos, ses fesses. Elle sursauta lorsqu'il recouvrit son corps du sien. Hésitant, il scruta son visage avec attention.

— Rassure-moi, tu n'es pas pucelle ?

La soudaine rougeur sur les joues de Liseron lui apporta la réponse. Frustré, il se détacha d'elle.

— Rhabilles-toi ! Je suis peut-être un bandit de grand chemin, mais je ne suis pas une brute.

Elle s'assit sur le lit pour entourer ses genoux de ses bras. Il contempla son corps mince, maigre même. Loin d'être belle, elle se distinguait des filles du peuple, souvent vulgaires, par son port de tête presque royal et sa diction parfaite.

— Que fais-tu ici ? Si tu avais eu affaire à un autre que moi, tu aurais perdu ton bien le plus précieux.

— Précieux pour qui ? Pour moi ou pour un homme qui m'aurait seulement épousée pour ma dot ?

— Personne ne se marie donc par amour dans la noblesse ?

— Cela peut arriver, mais si les laiderons ne veulent pas terminer leur vie dans un couvent, il est préférable que leur dot soit importante.

— Te définis-tu comme telle ? Un laideron ?

— Ma mère me répétait sans cesse que j'étais laide.

— Ta mère est une idiote ! Tu possèdes un visage intéressant, un peu comme celui de Jeanne.

Pour la seconde fois, il venait de prononcer le prénom de cette fille que Liseron jalousait déjà.

— Êtes-vous amoureux d'elle ?

— Je l'aime, oui : comme une amie, une sœur, une égale.

— Comme une égale ? Voulez-vous dire comme un homme ?

— Cela t'étonne ?

— Est-elle vraiment pucelle ? Elle combattait tout de même au côté de milliers de soldats.

— Elle l'est, des matrones l'ont vérifié à plusieurs reprises.

— Est-elle juste laide ou vraiment repoussante ?

— Ses vêtements masculins ne l'avantageaient pas, mais elle possédait tous les atouts d'une femme.

— N'avez-vous jamais ressenti du désir pour elle ?

Jean se pencha vers la bouche de Liseron pour la faire taire d'un baiser.

— Je n'en éprouve jamais pour une femme que je respecte.

— Vous n'éprouvez donc aucun respect pour moi ?

— Qui te dit que je te désire ?

— Je le lis dans vos yeux.

- Oh, la damoiselle est moins timide que je ne le pensais.
- Je ne suis pas timide, seulement inexpérimentée.
- Quel âge as-tu ?
- Seize ans.
- Tu devrais déjà être mariée, surtout dans ton monde.
- Ce n'est plus le mien. Mon père s'est débarrassé de moi en me jetant dans un couvent.
- Pour quelle raison ?
- J'entendais des voix.
- Et alors ? Jeanne aussi en entendait et elles l'ont amenée à accomplir de grandes victoires pour le Royaume.
- Ma mère me demandait de tuer mon demi-frère et ma demi-sœur, des démons engendrés par une créature malsaine.
- Si je comprends bien, tu étais jalouse ?
- La vérité assenée de manière si directe déplut à Liseron. Folle de colère, elle tapa des poings contre sa poitrine. Il éclata de rire en lui maintenant les poignets.
- Les seules voix que nous pouvons entendre sont celles de Dieu, expliqua-t-il pour l'apaiser.
- Son visage frôlait le sien. Elle ne pouvait ignorer son nez aquilin et aplati, ses lèvres trop épaisses, ses yeux trop sombres, ses sourcils broussailleux et son cou de taureau. Repoussant ! Néanmoins, le parfum de sa peau l'étourdit : brut ! masculin ! enivrant !
- La nature n'avait pas gâté ces deux êtres, mais la beauté transparaissait à travers leur regard. Sans se chercher, ils s'étaient trouvés. Du pouce, Jean traça le contour d'un mamelon. Il rêvait de le sentir fondre sous sa langue, de le mordiller avec ses dents.
- J'ai envie de toi, tellement que je ne pourrai bientôt plus me maîtriser. Habille-toi et rejoins tes amies.
- Et si je désire rester ?

— Alors, je ne réponds plus de rien.

D'un gémissement suppliant, elle l'invita à venir en elle. Jean avait l'habitude des femmes faciles, de celles qui suivaient les soldats sur le champ de bataille pour les abreuver de leur corps. Jamais il n'avait fait l'amour à une vierge. La confiance de Liseron le bouleversa. Il ressentit sa douleur, apaisa ses pleurs, entourra ce corps chétif de la force du sien. Il comprenait que lui seul prenait du plaisir. Il lui murmura des mots affectueux pour la reconforter. Il retomba sur la paille, attira la jeune femme contre lui. Les larmes dans ses yeux l'éprouvèrent.

— Je crains que ta place ne soit pas parmi des brutes de mon espèce.

Débarrassée de cette virginité souvent vendue pour le prestige d'un nom de famille, Liseron considérait que ce sacrifice symbolisait une première victoire contre son monde. La souffrance de cette première fois s'estompait déjà en faveur de sa vengeance : son père ne pourrait plus jamais monnayer sa virginité.

— Tu n'es pas une brute, mais le plus doux des hommes.

Sa déclaration le troubla, fit ressurgir des émotions enfouies depuis des lustres, telles la tendresse et la jovialité. Il comprit que cette fille prenait déjà une place importante dans son existence.

— Quel titre de noblesse porte ton père ?

— Comte.

— À partir d'aujourd'hui, tu t'appelleras la Comtesse.

Sa chemise et ses braies enfilées, il déposa un baiser sur son épaule nue. Il se dirigea vers la porte sans pouvoir s'empêcher de se retourner. Liseron semblait si perdue, fragile et seule dans ce grand lit aux draps froissés qu'il mourait d'envie d'y retourner pour l'honorer à nouveau.

— Pour ta sécurité, ne sors pas de cette chambre sans mon autorisation. Pour survivre, nous mendions, dépouillons les riches et vendons le corps de nos plus belles filles. Tu dois comprendre que les hommes de ce repaire ne sont pas des enfants de chœur.

— Comment un noble soldat au service du royaume s'est-il transformé en un abominable criminel ?

— Après l'arrestation de Jeanne, crois-tu que ce fourbe de Charles nous a payés ? Nous étions affamés, sales et abandonnés de ce roi dont nous avons défendu la cause. Nous avons trouvé ce repaire par hasard. Grâce à la proximité de la léproserie, personne n'ose s'aventurer dans la petite rue qui donne accès à mon antre.

— Si je comprends bien, tu es le chef de tous ces gens ?

— Depuis peu. J'ai tué mon rival dans un combat à mains nues.

— Pour prendre sa place ?

— Pour une divergence d'opinions. Il donnait aux hommes le droit de violenter les filles.

— Je te rappelle que tu les prostitues !

— Seulement si elles le désirent, et non contre leur volonté.

— Tu es un drôle de gars, Jean Bonheur.

— Et toi, une drôle de fille, la Comtesse. Bref, si tu restes ici, tu devras respecter les règles, mes règles.

— Te satisfaire au lit fait partie des règles à suivre ?

Le sourire aux lèvres, Jean referma la porte derrière lui. Les yeux fixés au plafond, Liseron réfléchissait à sa situation. Elle venait d'offrir sa virginité à un voleur de bas étage ni beau ni noble. Pourtant, elle avait l'impression que le bonheur lui souriait enfin. Les traits détendus, elle finit par s'endormir.

